Tristan VIGLIANO, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*

Genève, Droz (« Les seuils de la modernité », 21), 2017

Philippe Rabaté

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11086>

DOI : 10.4000/rhr.11086

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2021

Pagination : 157-160

ISBN : 978-2-200-93375-3

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Philippe Rabaté, « Tristan VIGLIANO, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2021, mis en ligne le 19 mars 2021, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11086> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.11086>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mars 2021.

Tous droits réservés

Tristan VIGLIANO, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*

Genève, Droz (« Les seuils de la modernité », 21), 2017

Philippe Rabaté

RÉFÉRENCE

Tristan VIGLIANO, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*, Genève, Droz (« Les seuils de la modernité », 21), 2017, 384 p., 41,15 €, 23 cm, ISBN 978-2-600-04757-9.

- 1 Dès les pages liminaires de *Parler aux musulmans*, Tristan Vigliano expose avec aisance et conviction ce qui fait toute l'originalité du projet qu'il a conçu et qui devait initialement prendre la forme d'un séminaire de recherches. L'auteur s'est attelé à l'étude de quatre figures intellectuelles majeures du second tiers du xv^e siècle, l'évêque Jean Germain (ca 1400-1461), Enea Silvio Piccolomini (1405-1464), qui devient pape sous le nom de Pie II, le célèbre cardinal et théologien Nicolas de Cues (1401-1464) et enfin l'évêque Jean de Ségovie (1393-1458). Ces ecclésiastiques, outre les liens, notamment épistolaires, qu'ils ont pu entretenir, se sont tous penchés sur la question du dialogue avec l'islam. Le contexte des années 1450 s'y prête particulièrement avec la chute de Constantinople en 1453, signe inquiétant de la puissance de Mehmet II. Si ces auteurs ont été étudiés par les historiens, leurs discours n'ont pas reçu toute l'attention qu'ils méritaient du point de vue rhétorique et n'ont pas fait l'objet d'une étude conjointe. À partir de ce corpus, Tristan Vigliano énonce plusieurs interrogations qui vont nourrir sa réflexion : y a-t-il véritablement eu une volonté de persuader et de convertir l'autre ? Quelle était la connaissance du Coran et de la loi islamique de ces quatre auteurs et comment définissaient-ils la singularité du christianisme ?

- 2 L'auteur consacre à chacun de ces personnages un chapitre, construit selon le même plan : un bref exposé biographique, suivi d'une longue analyse de l'œuvre et d'une synthèse finale. Il débute par la figure de Jean Germain qui est le seul auteur du corpus à avoir rédigé son texte en langue vernaculaire. Très lié à la maison des ducs de Bourgogne, l'évêque de Chalon-sur-Saône est l'un des personnages importants de la Cour de Philippe le Bon. Son *Débat du chrétien et du Sarrasin* (1451) met en scène un chevalier musulman qui ne reconnaît nullement les écritures chrétiennes, et offre un visage aussi arrogant que provocateur. En réalité, le souci de Jean Germain n'est pas de nouer un dialogue avec l'islam, qu'il définit comme une apostasie, mais plutôt d'affirmer la visée évangélisatrice de son texte et de raffermir la foi dans le cœur des chrétiens. Aussi Tristan Vigliano parle-t-il avec justesse d'une « rhétorique de l'entorse » et d'un texte dont la fiction se délite, révélant par là même l'inutilité du débat.
- 3 La *Lettre à Mehmet II* (1460) de Piccolomini est d'une tout autre facture car elle provient d'une grande figure d'humaniste. Si la jeunesse de Pie II fut marquée par des positions conciliaristes, il va, lors de son pontificat, s'engager dans un projet de croisade qui se manifeste dans plusieurs de ses écrits. La *Lettre* part d'une invitation fort simple : Pie II propose au tombeur de Constantinople de reconnaître sa victoire en échange d'une conversion au christianisme en faisant reposer sa démonstration sur des considérations d'ordre politique puis théologique. Cette seconde partie suit le mode d'exposition classique du recensement des erreurs que contient l'islam. Loin d'aborder frontalement les points les plus sensibles, Pie II dégage avec intelligence les deux pierres angulaires de l'opposition entre chrétiens et musulmans, la question de la Trinité (interprétée comme un polythéisme) et la notion de *tâhrif* qui avance que les juifs et les chrétiens ont corrompu les saintes Écritures. Mais à qui cette lettre est-elle destinée et quel est exactement son statut ? S'agit-il d'une suasoire, exercice de style qui visait à convaincre ? D'une lettre sérieuse dont le contenu devait être diffusé ? D'une véritable missive adressée au conquérant ottoman ? Si Pie II montre une forme de « dilettantisme » à l'égard de l'étude de l'islam, il ébauche un plan habile qui recherche à convaincre les musulmans en n'abordant pas la divinité du Christ et en n'attaquant pas Mahomet. Aussi peut-on comprendre qu'elle ait été éditée de manière posthume en guise de catéchisme tant elle vise davantage à exposer les fondements du christianisme qu'à sauver les âmes des musulmans.
- 4 Tristan Vigliano poursuit son parcours avec un chapitre consacré à la figure de Nicolas de Cues, très proche de Pie II, et dont la *Cribatio Alkorani*, récemment rééditée et traduite (PUF, 2011), est l'un des textes importants du xv^e siècle sur la relation entre chrétiens et musulmans. Cues avait auparavant rédigé le *De pace fidei* – marqué par les positions conciliaristes – et une longue lettre à Jean de Ségovie où le cardinal affirmait que l'islam devait être compris comme une sorte de nestorianisme, hérésie qui rejetait la double nature du Christ. Aussi convient-il de faire reposer une partie de la démonstration et de la persuasion sur l'union hypostatique du Fils de Dieu. Pour ce faire, Cues développe une *manuductio* qui vise à rapprocher les musulmans du christianisme en montrant les proximités entre les deux religions et en développant une *pia interpretatio* du Coran qui soit compatible avec les vérités révélées du christianisme. C'est, à n'en pas douter, l'idée la plus novatrice du texte du Cusain, et elle ne connaîtra pas d'échos avant plusieurs siècles. Toutefois, cette « pieuse interprétation » omet l'accusation de *tâhrif* à l'encontre des textes saints juifs et

chrétiens, ce qui fragilise considérablement l'argumentation de la *Cribatio*. Pour sa part, Jean de Ségovie semble suivre davantage ce désir de connaissance concrète des textes saints musulmans. Il faut garder présent à l'esprit ses origines castillanes qui l'ont conduit à côtoyer des mudéjars à Ségovie et, loin de se borner aux seuls préjugés de l'époque, le futur évêque de Maurienne s'interroge déjà sur la meilleure façon de parler aux musulmans. Un épisode de 1431, qu'il relate longuement, se déroule à Medina del Campo, et le place face à un ambassadeur arabe avec lequel il va débattre à de nombreuses reprises de leurs fois respectives sans que l'on sache si le musulman s'est finalement rallié à la foi du chrétien. Alors retiré en Savoie, Jean de Ségovie se lance en 1453 dans la rédaction de son *De Gladio* qui doit reposer sur la « *via pacis et doctrine* » privilégiée face à la croisade. Afin de rédiger le travail le plus précis possible, il fait venir dans son monastère un *faqîh* ségovien, Ice de Gebir (Isâ Ibn Jabîr), en vue d'établir un Coran trilingue en arabe, latin et castillan. Les pages que Tristan Vigliano consacre à cette collaboration sont passionnantes, et ce *faqîh* semble annoncer la figure du morisque qui est censé traduire le *Don Quichotte* de l'arabe au castillan dans la fiction géniale de Miguel de Cervantès. Ce Coran, aujourd'hui perdu, ne put finalement servir de fondement textuel au *De Gladio*, et Jean de Ségovie dut se résoudre à reprendre la traduction très défectueuse de Robert de Ketton (XII^e siècle). Même si le *De Gladio* n'est pas toujours novateur, il révèle l'importance considérable que son auteur donne à l'observation personnelle et à la compréhension de la religion de l'autre. Toutefois, Jean de Ségovie est obsédé par l'idée d'un commentaire littéral qui fige le Coran alors même que celui-ci est un texte qui a reçu une grande diversité d'interprétations.

- 5 Parvenu au terme de ce parcours, Tristan Vigliano offre à son lecteur une série de conclusions et de perspectives à l'enquête qu'il a entreprise. Ce que ces quatre textes si différents nous livrent, au-delà d'une tentative afin d'intégrer l'islam dans leur réflexion à partir des sources inégales dont ils disposent, c'est une considération sur l'identité du chrétien du milieu du XV^e siècle et sur ses propres interrogations sur sa foi. Ainsi, s'il y a bien une forme de pédagogie qui se dégage de ces textes, elle s'adresse davantage aux coreligionnaires des auteurs qu'aux musulmans qu'ils seraient supposés convertir. Les textes abondent en impensés et supposent que la conversion est un processus rationnel. L'analyse de l'auteur, en considérant ces œuvres du point de vue de l'art oratoire, jette une lumière inédite sur leur fonctionnement et leurs lacunes. Par ailleurs, et comme prémices d'un livre ultérieur dont la parution est tout à fait souhaitable, Tristan Vigliano propose une ébauche de ce que nous pourrions appeler la « question musulmane » au XVI^e siècle en offrant une série de considérations sur les œuvres de Ficin, Pic de la Mirandole, Vivès, Érasme, Postel ou Bodin. Sans que l'on puisse affirmer que le discours se renouvelle fondamentalement, on assiste davantage à l'apparition de sources d'information, de nouvelles traductions qui ont, une fois de plus, comme point de départ, l'Espagne. Et il est étrange que l'auteur commette l'erreur d'avancer que les Maures furent expulsés en 1492 d'Espagne alors qu'ils ne le seront, pour une partie, qu'en 1501-1502 et, pour l'immense majorité, en 1609-1613. Il conviendrait ainsi, dans ce livre annoncé, qu'il se penche davantage sur la singularité espagnole dont on voit bien qu'elle repose depuis des temps anciens du Moyen Âge sur une cohabitation parfois fructueuse et un dialogue souvent difficile.

AUTEURS

PHILIPPE RABATÉ

Université Paris-Nanterre.